

de curieuses mémoires où on lit ce qui suit sur l'abbé Bexon :

« En 1772, un petit abbé bossu et contre-fait, mais d'une figure ouverte, avec des yeux pleins d'expression, se présenta à l'hôtel de M. de Buffon. La porte lui fut refusée; il insista, mais ne put le voir; même désappointement deux autres fois consécutives. Sans se laisser décourager, il pria le portier de l'introduire près du secrétaire. Dans ce moment, j'étais libre, et M. Bexon se fit annoncer chez moi. Il entra d'un air empressé, portant au cou un large rabat, sur les épaules un petit manteau, et sous son bras une longue boîte soigneusement fermée. Il aborda le sujet qui l'amène, et me fait voir divers échantillons de minéraux; il s'exprimait avec facilité et me dit que ces objets étaient dignes de fixer l'attention de M. de Buffon.

« Je promets de lui ménager un court entretien avec l'illustre auteur de l'*Histoire naturelle*, et je l'engage à se présenter de nouveau dans mon cabinet, dans deux jours, à pareille heure. Je me rends aussitôt près de M. de Buffon, à qui je fais part de mon entretien avec l'abbé Bexon, en lui disant son vif désir d'être reçu par lui. — Vous êtes jeune, me répondit-il, vous manquez d'expérience. Défez-vous de ces inconnus qui cherchent à s'introduire chez moi, sous le prétexte de me faire des communications importantes. Si je les recevais, ce serait sans fin; ils me feroient perdre mon temps. Ce sont, le plus souvent, des intrigants qui cherchent à obtenir des places par mon crédit; désormais, ne vous chargez plus de commissions de cette nature. »

Voilà le secrétaire bien embarrassé; quand il revint, deux jours après, l'abbé Bexon, il dut lui dire et il lui dit que Buffon ne le recevrait pas. L'abbé lui parut si profondément affligé du mauvais succès de sa démarche que le secrétaire se rendit immédiatement auprès de Buffon pour lui parler de nouveau en sa faveur. Cette fois, il fut plus heureux, et Bexon fut reçu. Buffon lui demanda pourquoi il était venu à Paris. Le petit abbé lui répondit en très-bons termes qu'ayant conçu un goût invincible pour l'étude de l'histoire naturelle à la lecture des ouvrages du comte de Buffon, il était venu à Paris pour voir l'illustre naturaliste. Buffon se sentit désarmé, et comme Bexon avait sur lui quelques échantillons de minéraux : « Laissez-moi vos minéraux et vos notes, lui dit-il, je vous écrirai la détermination que j'en aurai prise. » Buffon n'avait alors qu'un secrétaire, exclusivement occupé à écrire sous sa dictée ou à copier des manuscrits; il avait besoin d'aide. L'abbé Bexon ne quittait pas le Jardin du Roi; il revint Buffon, dit, sous sa direction, des recherches dont le mérite fut apprécié par le grand naturaliste, fut de mieux en mieux accueilli et devint enfin son collaborateur dans toute l'acception du mot. Buffon rétribua largement les travaux que l'abbé entreprit pour son compte; mais il se borna à le mentionner en passant comme l'ayant simplement aidé dans son grand travail d'histoire naturelle en ce qui concerne les oiseaux. Les vingt-six lettres que Buffon écrivit à l'abbé Bexon, et que François de Neufchâteau a publiées pour la première fois dans un recueil intitulé *le Conservateur ou Recueil de morceaux inédits d'histoire, de politique, de littérature, etc.* (Paris, an VIII), montrent quelle part bien autrement importante, tant pour les recherches que pour la rédaction, l'abbé Bexon prit aux travaux du grand naturaliste.

Bexon s'est fait connaître en publiant sous son nom différents ouvrages : *l'Oraison funèbre d'Anne-Charlotte de Lorraine, abbesse de Remiremont* (Nancy, 1773); *Système de la fertilisation* (1773); *Catéchisme d'agriculture ou Bibliothèque des gens de la campagne* (Paris, 1773); *Histoire de Lorraine* (Nancy, 1777). Ce dernier ouvrage, dont un volume seul a été publié, eut beaucoup de succès, et valut, dit-on, à l'auteur d'être nommé chanoine de la Sainte-Chapelle, en 1779. Par la douceur de son caractère et par sa modestie, l'abbé Bexon avait su se faire de nombreux amis, notamment Daubenton et le poète Lebrun. Il mourut à trente-six ans, laissant dans la situation la plus précaire sa mère et sa sœur, qu'il avait fait venir à Paris. Outre les ouvrages cités plus haut, Bexon a laissé deux opuscules : *Observations particulières sur la myriade et Matériaux pour l'histoire naturelle des salines de Lorraine*, que François de Neufchâteau a publiés dans son *Conservateur*. Nous terminerons cet article sur le savant et modeste abbé Bexon en reproduisant une lettre, intéressante à plus d'un titre, écrite par François de Neufchâteau à Scipion Bexon, frère de l'abbé.

« Paris, 12 fructidor an VII de la République.

« Mon cher compatriote, vous avez raison de vous plaindre du silence vraiment étonnant que gardent tous les nouveaux éditeurs de l'*Histoire naturelle* de Buffon, sur la part qui devait revenir dans le succès de cet ouvrage à la mémoire de votre digne frère. Il n'est pas permis d'ignorer l'aveu que Buffon lui-même a fait de la coopération de l'abbé Bexon aux trois derniers volumes de l'*Histoire des oiseaux*, dans l'avertissement placé à la tête du septième volume in-4°, publié en 1780; mais cet avertissement, tardif et restreint, ne donne qu'une faible idée des travaux, des recherches et du talent dont votre

frère a fait le sacrifice à l'*Histoire de la nature*; ce sacrifice avait commencé, à ma connaissance, dès 1777. Avant mon départ pour Saint-Domingue, j'avais vu les papiers et les mémoires immenses que votre frère avait rassemblés sur toutes les parties de l'histoire naturelle. Je savais que ses travaux dans l'ouvrage de Buffon ne s'étaient pas bornés à l'*Histoire des oiseaux*; celle des minéraux et des pierres précieuses est aussi, en grande partie, son ouvrage. Il avait enfin des matériaux considérables pour l'*Histoire des poissons*, qui devait lui appartenir plus particulièrement. On en jugerait mieux aujourd'hui, si tous ces papiers n'eussent pas été enlevés dès le lendemain de sa mort, pour être remis à Buffon, qui a malheureusement négligé d'en dédommager votre respectable famille. On est affligé de voir qu'un si grand homme n'était pourtant qu'un homme. Comment se peut-il qu'il ait ainsi délaissé la mère et la sœur de celui qui fut son coopérateur et qu'il appelait « son ami » ?

Mais, comme à l'intérêt l'âme humaine est liée, La vertu qui n'est plus est bientôt oubliée.

« On n'a que trop d'occasions d'appliquer ces vers de Voltaire. Il est heureux du moins pour la gloire de votre frère que, dans la perte de ses papiers, n'aient pas été enveloppées les vingt-six lettres que vous venez de me communiquer, et qui ont été adressées de Montbard et de Paris à l'abbé Bexon par Buffon, depuis 1777 jusqu'en 1783. C'est un morceau précieux d'histoire littéraire, une révélation précieuse de la manière dont Buffon travaillait, et un monument érigé de ses mains en l'honneur de votre excellent frère. Vous savez combien la réputation de l'abbé Bexon est chère à mon amitié. Je crois l'avoir prouvé dans les premières éditions du *Poème des Vosges*. Les lettres de Buffon me donnent une nouvelle occasion de faire mieux connaître votre frère. Ne me sachez donc pas de gré de la saisir. C'est moi qui vous remercie de la permission que vous me donnez de comprendre ces lettres si curieuses dans le recueil de morceaux inédits de nos grands hommes. *Le Conservateur littéraire* sera le titre de ce recueil. Il contiendra un choix de morceaux en prose et en vers, qui n'ont jamais été imprimés ou qui reparaissent avec des additions et des notes absolument nouvelles, etc. Vous voyez que l'abbé Bexon sera là en bonne compagnie. C'était la société qu'il aimait, et il en était digne. »

Nous renvoyons le lecteur à l'article MYRIADE, où il verra tous ces éloges justifiés.

François de Neufchâteau, dans son *Poème des Vosges*, a consacré quelques vers touchants à la mémoire de l'abbé Bexon et aux services qu'il a rendus à la science :

Pourrai-je l'oublier, homme aimable et profond,
Ami de mon enfance, élève de Buffon,
Qui fus digne, sous lui, de peindre la nature ?

Ceux qui, systématiquement aveugles sur notre plan, nous reprochent de remplir les colonnes du *Grand Dictionnaire* de détails qu'ils appellent *oiseux*, trouveront ici une belle occasion de broder sur ce thème. Ils pourront même appuyer leur démonstration sur l'article Bexon, qui comprend vingt lignes — tout cela — dans la *Biographie universelle* des frères Michaud, dernière édition, tandis que le *Grand Dictionnaire* lui en consacre plus de deux cents. Nous ne le regrettons nullement : il y avait ici réparation à faire, justice à rendre; et, dans ces occasions, le *Grand Dictionnaire* a l'habitude de ne ménager ni son temps ni sa peine.

BEXON (Scipion-Jérôme), jurisconsulte français, frère du précédent, né à Remiremont en 1753, mort en 1822. Il se rendit à Paris à l'époque de la Révolution, devint président du tribunal criminel de la Seine (1776), et fut nommé, en 1800, vice-président du tribunal de première instance à Paris. Destitué en 1808 à cause de son opposition à l'arbitraire du pouvoir, il se fit inscrire sur le tableau des avocats et prit au barreau un rang distingué. Bexon est l'auteur de plusieurs ouvrages estimés, qui lui méritèrent la grande médaille d'or de l'Académie de Berlin, le firent charger par le roi de Bavière de rédiger un code criminel pour ses États (1806) et lui valurent d'être nommé membre de l'Académie de législation, etc. Parmi ces ouvrages, nous citerons : *Parallèle des lois pénales de l'Angleterre et de la France, et considérations sur les moyens de rendre celles-ci plus utiles* (1800); *Développement de la théorie des lois criminelles* (1802), son meilleur ouvrage; *Application de la théorie de la législation pénale au code de la sûreté générale et particulière* (1807, 2 vol. in-fol.); *Du pouvoir judiciaire en France* (1814); *De la liberté de la presse* (1814), etc.

BEXUGO s. m. (bèk-sou-go). Bot. Racine employée au Pérou comme purgatif.

BEY ou **BEK**, **BEG**, **BEIGH** s. m. (mot turc qui signifie *seigneur*). Titre que les mahométans donnent au gouverneur d'une province ou d'une ville, ainsi qu'à des capitaines de galères, ayant rang de pacha à deux queues : *Le bey de Tunis vient de supprimer l'esclavage dans ses États, sans contrevenir à la loi musulmane*. (Gér. de Nery.)

Qui me rendra mes bays aux flottantes pelisses,
Mes fiers timariots, turbulentes milices ?
V. Hugo

— Encycl. Hist. Dans un très-intéressant article paru en 1854 au *Journal asiatique*, M. Garcin de Tassy donne, sur le titre oriental de *bey*, quelques détails précis que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs. Le titre de *beg* ou *bek* qui, en Barbarie, est écrit et prononcé *bay*, est proprement un mot turc signifiant *seigneur, prince*; de là le titre d'*ata-beg*, le seigneur père, c'est-à-dire, dans l'origine, le gouverneur d'un prince, puis son vizir, son lieutenant, et enfin le prince lui-même. C'est le titre spécial d'une dynastie de souverains persans. Le titre de *beg* se donne actuellement aux officiers supérieurs de l'armée de terre et de mer, tandis qu'il était auparavant synonyme de *pacha*, dans le sens de vice-roi ou gouverneur de province, ou même de souverain subordonné au sultan, tel que celui de Tunis, qui porte encore de nos jours ce titre. On le donnait aussi au possesseur d'un grand fief, nommé pour cette raison *beylik*. Quant au titre de *sandjak-bey*, ou seigneur de cheval, c'est-à-dire de la queue de cheval que ce dignitaire faisait porter devant lui, on le donne proprement au possesseur d'un fief ou *sandjak*. Dans l'ancien royaume d'Alger, on donnait le titre de *beg* aux gouverneurs des trois provinces qui le formaient et aux généraux d'armée. En Turquie, le titre de *beglerbeg*, ou le *beg des begs*, répond à l'ancien titre d'*amir al-umara* ou *mirmiran*. C'est le gouverneur général de toutes les provinces, lequel commande aux *sandjak-begs*; c'est une sorte de généralissime, comme anciennement en Perse le *spah-salar*. On l'appelait *pacha à trois queues* avant la réforme, parce qu'il faisait porter devant lui trois queues de cheval, nommées *toughs*, en guise d'étendard et comme marque de sa dignité. Dans l'Inde, où les titres les plus élevés ont perdu de leur valeur, on donne celui de *beg* à tous les Mogols, ainsi que le nom turc d'*agha* et le nom persan de *khadj* (prononcé en arabe *khawadja*), qui est usité dans tout l'Orient, mais avec des nuances d'acceptions différentes.

— Polit. Le *bey* a remplacé à Tunis le *dey* turc. Autrefois, les *deys* étaient tout-puissants; mais depuis longtemps ils ont été supplantés par les *bey*s.

Le *dey* existe bien encore, mais à l'état d'ombre, comme la domination du sultan qu'il représente. Il est confiné dans de basses fonctions et révoqué par le *bey*, qui le nomme comme tous les autres fonctionnaires. Toute son autorité se borne à faire administrer quelques coups de bâton, à recevoir quelques piastres. Lors de la fête du *beitram*, le *bey* l'honore d'une visite, en tant que représentant de la souveraineté religieuse du sultan.

Le *bey* fait tout, ou du moins est censé tout faire. Les gouverneurs de province correspondent avec lui. Il y a bien autour de lui quelques personnages ressemblant à des ministres, tels que le *sahab-tabu* ou garde du sceau, l'*aga* ou chef des troupes, le *krasnadar* ou trésorier; mais ces gens-là sont sans autorité réelle, leurs subalternes étant en rapports directs avec le *bey*. Donc, en pareil système de gouvernement, le second personnage de l'Etat, c'est le secrétaire particulier, *batch-kahl*.

BEYA s. m. (bè-ia). Alchim. Eau mercurelle.

BEYAH, rivière de l'Indoustan anglais, dans le royaume de Lahore, sort de l'Himalaya, coule de l'E. à l'O., puis du N. au S., reçoit le Chenab, et, après un cours de 585 kil., se jette dans le Setledje. C'est l'*Hyphasis* des anciens, sur les bords duquel Alexandre fut contraint par les murmures de son armée d'arrêter sa marche victorieuse.

BEYDJAPOUR ou **VISIAPOUR**, ville de l'Indoustan, cap. de l'ancienne province du même nom. Belles ruines.

BEYER (Auguste), bibliographe allemand, né en Saxe en 1707, mort en 1741. Il étudia la théologie et remplit les fonctions de ministre protestant. Son principal ouvrage, très-cherché par les bibliophiles, est intitulé : *Memoriae historico-criticae librorum variorum accedunt Evangelii cosmopolitani notæ ad Jos. Burch. Menckonii de charlateneria eruditorum declamationes* (Dresde et Leipzig, 1734). Il a aussi publié : *Arcana sacra bibliothecarum dresdensium, etc.*

BEYER (Auguste DE), peintre allemand contemporain, né à Rohrschach en 1804. Il peint avec talent les vues architecturales. La pinacothèque de Munich a de lui : l'*Intérieur de l'église des Franciscains, à Strasbourg*; deux *Intérieurs de couvent, etc.*

BEYER (Eugène), peintre français, ancien représentant du peuple, né à Strasbourg en 1820. Il regut dans l'atelier de son père, Daniel Beyer, ces premières leçons si importantes dans les sciences et dans les arts pour le développement subséquent des études. Il vint à Paris; mais, au lieu de se rendre chez Delacroix, vers lequel le portaient ses goûts et son tempérament, il entra dans l'atelier de Paul Delaroche. Nous ne saurions dire, après avoir vu les œuvres de M. Eugène Beyer, quelle est la part qui revient au maître dans la formation du talent de l'élève. Le genre de l'histoire, si abandonné de nos jours, fut adopté par M. Beyer, et le Salon de 1861 vit une toile d'une dimension colossale, intitulée *la Bataille de Saverne*. Quelques années auparavant, il s'était déjà fait remarquer par le *Supplice des*

Juifs en Alsace. Romantique en peinture, démocrate en politique, M. Beyer a fait de son art un enseignement. Il met en scène les idées elles-mêmes : l'idée du progrès, l'idée de la conscience, l'idée de la vérité triomphant malgré tous les obstacles, l'idée de la résistance aux égarements du fanatisme. Ce culte de la vérité, de la justice, de la liberté, désigna, en 1848, le peintre à ses concitoyens; il eut l'honneur de représenter Strasbourg à l'Assemblée nationale. Bientôt les événements le forcèrent de quitter la France, et ce n'est que depuis peu d'années qu'il est de retour dans sa ville natale, où il s'est acquis les plus vives sympathies. Là, il a entrepris une œuvre gigantesque, dont la première partie, déjà publiée, a fait la plus grande sensation, sous le titre : *Histoire de la révocation de l'édit de Nantes*. Il a réuni dans un album de dix photographies, exécutées d'après ses dessins, les scènes les plus émouvantes, les épisodes les plus douloureux des dragonnades. Ce sont les archives de la France traduites en compositions d'une signification et d'une éloquence incontestables. M. Beyer se propose d'embrasser peu à peu toute l'histoire des luttes de la conscience humaine contre la prétendue autorité des choses imposées : c'est là une noble tâche, digne d'un libre penseur. Le peintre est à la hauteur de l'homme qui a conçu ce projet. Sa verve inépuisable, l'originalité de ses compositions, son dessin énergique et mouvementé, son coloris puissant, sa manière de peindre, exempte de toute mièvrerie, sont des qualités artistiques que les solides convictions et les nobles pensées de l'homme viennent éclairer. Tout se tient dans le monde moral; par conséquent, tout s'abaisse et tout s'élève en même temps.

De tous les ouvrages biographiques, le *Grand Dictionnaire* est le seul qui consacre un article à cet artiste convaincu et estimable. La *Nouvelle Biographie universelle*, éditée par MM. Didot, signale à l'admiration publique seize personnages de ce nom, tous Allemands, et dans ce bataillon serré, le peintre démocrate français brille par son absence. Mais la raison qui paraît fermer à son nom la porte de toutes nos biographies contemporaines est précisément celle qui fait que le *Grand Dictionnaire* lui ouvre la sienne à deux battants.

BEYEREN (Albert van), peintre hollandais, travaillait dans la seconde moitié du xvi^e siècle. On n'a aucun renseignement biographique sur cet artiste; M. C. Kramm lui donne le prénom d'Abraham, et le catalogue de Dresde, rédigé par M. J. Hübner, le fait vivre vers 1700. Van Beyeren a peint d'une façon très-remarquable des poissons de mer et d'eau douce, des crustacés, des ustensiles de cuisine. Ses tableaux, presque toujours datés, ont été exécutés vers 1660, et sont simplement signés d'un A et d'un B accolés. On en voit d'excellents aux musées d'Amsterdam, de Rotterdam et de Dresde; dans la galerie Suermondt, à Aix-la-Chapelle; dans la collection de M. W. Bürger, à Paris. Le Louvre n'a rien de ce maître.

BEYERLAND, île de la Hollande, prov. de la Hollande méridionale, à l'embouchure de la Meuse; baignée au N. par la Vieille-Meuse, et au S. par le Hollands-Diep. Elle a environ 32 kil. de long sur 15 de large, et renferme trois communes de même nom : le Vieux-Beyerland, 3,000 hab.; le Nouveau-Beyerland, 1,000 hab., et le Beyerland, 257 hab.

BEYERLE (Jean-Pierre-Louis), magistrat français, né vers 1740 à Nidervillon, près de Metz, mort à Paris dans les premières années du xix^e siècle. Fils du directeur de la monnaie de Strasbourg, il apprit tout ce qui se rapporte à l'art de fabriquer les monnaies; mais il voulut entrer dans la magistrature et il acheta un office de conseiller au parlement de Metz; ensuite il passa au parlement de Nancy. En 1792, quand tous les parlements avaient été abolis, il fut nommé vice-président de la commission des monnaies, et il publia divers écrits relatifs au monnayage. Les événements politiques lui firent perdre cet emploi, et il fut même quelque temps détenu en prison. Ensuite il établit une imprimerie et publia, outre l'*Almanach des femmes célèbres*, divers ouvrages sur la *Franc-maçonnerie*, des *Notices élémentaires sur le nouveau système des poids et mesures*, en ce qui concerne l'orfèvrerie, etc.

BEYERLINCK ou **BEIERLYNCK** (Laurent), érudit flamand, né en 1578 à Anvers, mort en 1627. Il fut successivement professeur de poésie et de rhétorique à Vaulx, curé de Herent, près de Louvain, directeur du séminaire d'Anvers (1605), enfin chanoine et archiprêtre de la cathédrale de cette ville. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Apophthegmata christianorum* (Anvers, 1608); *Biblia sacra variarum translationum* (1616, 3 vol. in-fol.); *Magnum theatrum vitæ humanæ* (1631, 7 vol. in-fol.), etc.

BEYGLIÈRE (bè-gli-è-re — rad. *bey*). Mar. Vaisseau ou galère que montait un bey.

BEYGTACH (Hadj) ou *Vély*, c'est-à-dire *le saint*, musulman célèbre qu'Amurat I^{er} appela pour bénir l'étendard de sa nouvelle milice. Beygtach, après avoir fait cette bénédiction, s'approcha du soldat qui était le plus près de lui, plaça la manche de sa robe sur sa tête, commanda à toute la troupe de vain-